

Le temps de l'Avent Prendre chair (1/3)

entretien

Sabine Jamet

Danseuse et chorégraphe,
chrétienne orthodoxe

Vous avez été baptisée adulte, mais vous dansez depuis votre enfance.

Quel était votre rapport au corps avant d'être chrétienne ?

Sabine Jamet : Toute petite déjà, je sentais mon corps de manière très forte – ce que je nomme aujourd'hui « incarnation ». Mais pendant longtemps, ce n'était pas du tout mon langage : j'ai grandi loin de tout esprit religieux, dans les valeurs de la République. À 4 ans et demi, alors que j'avais du mal à tenir debout, un médecin m'a envoyée prendre des cours de danse classique.

Des années plus tard, je suis devenue danseuse professionnelle. J'ai vécu le travail du corps comme un combat : contre le corps, le temps, le vieillissement... Nous, danseurs et sportifs de haut niveau, on passe notre temps à se cogner à une matière qui crie sa condition finie. Mon rapport au corps, à l'époque, c'était avant tout de la discipline et une maîtrise du mouvement.

Les choses ont commencé à changer vers mes 30 ans. Alors qu'un maître de ballet argentin m'avait permis d'acquérir un très haut niveau technique, j'ai pu toucher à la liberté. J'ai commencé à descendre dans la rue pour danser au milieu des gens. Je voulais modifier leur environnement, leur « faire sentir » les choses... Je ne savais pas, à l'époque, que je faisais de l'évangélisation !

À 30 ans, vous avez été baptisée dans l'Église orthodoxe russe, après avoir dansé à la Comédie-Française dans une pièce mise en scène par un artiste russe. La découverte du christianisme a-t-elle changé votre rapport au corps ?

S. J. : Non, cela l'a renforcé. J'ai alors pris conscience que mon corps était connecté à quelque chose que je sentais avant, mais n'identifiais pas.

J'ai fréquenté pendant une dizaine d'années une paroisse orthodoxe. Comprenant mal le russe et le slavon, j'avais un rap-

«Prier sans mon corps, je ne sais pas ce que c'est»

«La Croix» donne la parole à des chrétiens pour qui le corps est essentiel dans la vie spirituelle.



Andriy Bezuglov/stock.adobe.com

port chorégraphique à la liturgie : je me laissais traverser, je chantais avec les autres en reproduisant les sons que j'entendais. Il y a une réelle connaissance et prise en compte du corps, dans l'orthodoxie. Pendant une prière ou une célébration, on ne vous demande pas de penser, on vous demande de vivre. Et cela peut aller très loin : on tombe fréquemment dans les pommes dans les églises orthodoxes ! Il faut quand même tenir debout trois heures d'affilée, dans les fumées de l'encens...

Au bout de dix ans, bien que profondément orthodoxe, j'ai commencé à fréquenter des églises catholiques. Entendant pour la première fois les psaumes en français, j'ai découvert qu'il y avait un roi David, qu'il était question de harpes et de cithares, et

«Quand je participais à la liturgie à l'église Saint-Gervais, je me cachais dans la chapelle de la Vierge pour danser. Je ne voulais pas déranger les fidèles, et puis c'était de l'ordre de l'intime.»

que le mot « danse » apparaissait un nombre incalculable de fois !

Comment avez-vous réagi à cette découverte ?

S. J. : J'avais envie de danser, bien sûr ! J'entendais « *Criez de joie* », « *Sonnez, tambours* », et je n'avais pas le droit de danser : cela me semblait paradoxal.

Mais je me suis adaptée. Quand j'étais en retraite chez les trapistes, j'immobilisais mon corps, je recevais la Parole, et je partais ensuite danser dans la montagne ! Et à Paris, quand je participais à la liturgie des heures à l'église Saint-Gervais (*confiée aux Fraternités monastiques de Jérusalem, NDLR*), je me cachais dans la chapelle de la Vierge pour danser. Je ne voulais pas déranger les fidèles, et puis c'était de l'ordre de l'intime.

De la même manière, devoir

Suite page 12. ●●●

Le temps de l'Avent/Prendre chair

«Il me semble très urgent de retrouver son corps, et de le relier à la liturgie et au sacré. Il faut remettre le corps là où il doit être, c'est-à-dire dans le temple!»

●●● Suite de page 11.

m'asseoir pendant la messe m'a toujours paru difficile. Au début, je restais debout tout le temps! Mais entre ça et le signe de croix à l'envers, il était vraiment trop évident que j'étais orthodoxe (rires).

Pourtant, l'immobilité n'aide-t-elle pas à prier?

S. J. : Pour moi, c'est une idée reçue. Tout comme cette idée que pour bien écouter quelqu'un, il faut tout arrêter, s'asseoir et le regarder droit dans les yeux. J'apprends bien mieux en bougeant qu'en restant assise sur une chaise!

«J'aimerais voir des croyants réconciliés avec le vivant. Car ce qui nous donne notre relation sacrée au monde, c'est notre corps.»

Je crois que toute la société doit s'ouvrir à cela, pas que l'Église. Depuis la fin de la Seconde Guerre mondiale, tout nous pousse à ne plus engager notre corps dans notre vie quotidienne: «grâce à» l'argent et aux machines, notamment l'électroménager, on utilise son corps le moins possible, oubliant toute notion d'effort et de douleur physique.

La douleur n'est pas incompatible avec la vie spirituelle?

S. J. : Pas du tout! Pour moi, la douleur – à condition de ne pas la confondre avec la souffrance – est un chemin spirituel. C'est notre condition humaine. Par ailleurs, c'est un moteur d'empathie très puissant: avoir mal ensemble génère une véritable communion. Les danseurs le vivent, les athlètes aussi, mais les chrétiens, non.

Je crois que le problème de l'Église catholique est qu'elle ne prend pas suffisamment en compte les réalités mécaniques de la vie. Je m'agace par exemple des fréquentes confusions entre vulnérabilité et fragilité: le corps n'est pas fragile, il se répare même tout seul! Il faudrait revisiter tout le

Sabine Jamet. Abdulmonam Eassa pour la Croix



La danse pour quotidien

Pour venir jusqu'aux locaux de Bayard, à Montrouge, Sabine Jamet n'a pas hésité à traverser Paris en bus. «*Tout plutôt que le métro!*», justifie dans un sourire cette Parisienne «*depuis trois générations*». Sa cinquante-cinquième bougie à peine soufflée, la voilà qui vient parler du corps et de la foi dans *La Croix*: elle y voit un «*beau cadeau d'anniversaire*». Sabine Jamet, ce sont des envolées mystiques, des silences qui s'allongent et des éclats de rire qu'elle ne cherche pas à contenir. Son maintien impeccable rappelle que la pratique de la danse a rythmé la vie de cette diplômée de la Sorbonne qui développe depuis vingt ans un travail sur le corps et son environnement. Orthodoxe depuis ses 30 ans, la chorégraphe est mariée à un compositeur et chef de chœur.

vocabulaire qu'on emploie. J'aimerais voir des croyants réconciliés avec le vivant. Car ce qui nous donne notre relation sacrée au monde, c'est notre corps. Personnellement, en tout cas, mon corps est très bavard: il est

tout le temps là! Prier sans lui, je ne sais pas ce que c'est. C'est pourquoi je suis très attachée à la discipline de la liturgie des heures: physiquement, commencer à prier à 4 heures du matin a du sens.

Comment agissez-vous concrètement pour une meilleure prise en compte du corps dans la vie spirituelle chrétienne?

S. J. : Il me semble très urgent de retrouver son corps, et de le relier à la liturgie et au sacré. Il faut remettre le corps là où il doit être, c'est-à-dire dans le temple! L'église est l'un des derniers espaces, avec le théâtre, où l'on peut se retrouver avec soi-même.

Avec une jeune danseuse de 27 ans, Capucine Lonjon, c'est ce que nous faisons depuis la fin 2017, à travers le projet «*Danser les Psaumes*». Il s'agit d'intérioriser la Parole par la danse et l'improvisation. Ces improvisations dansées ont lieu dans des églises parisiennes, comme Saint-Ignace. Beaucoup de jeunes viennent aujourd'hui me voir pour me dire qu'eux aussi veulent danser la liturgie.

À terme, j'aimerais créer le premier centre international ●●●

●●● de danse sacrée en France, et qu'il soit reconnu à la fois des institutions laïques et religieuses. Je ne comprends pas pourquoi la danse sacrée n'existe pas en France aujourd'hui, alors qu'elle est si présente en Orient.

Que conseillerez-vous à des croyants pour être davantage «incarnés»?

S. J. : Je leur conseillerais tout d'abord de s'arrêter pour écouter: les battements de leur cœur, leur respiration... Dans notre société, on apprend tout par les yeux et presque rien par les oreilles, et je crois que c'est entre autres pour cela qu'on s'éloigne de plus en plus de notre intériorité.

Or ce que l'Église a toujours fait, c'est de privilégier l'écoute. Pour moi, c'est très important pour l'avenir: car à partir du moment où l'on apprend à écouter, on recommence à sentir.

Recueilli par Mélinée Le Priol



dis-moi en quoi tu crois

Par Agnes von Kirchbach
Pasteure de l'Église protestante unie



Source: A. von Kirchbach

«Dis, est-ce que c'est vrai?»

«Tu t'imagines, mamie, la moitié des histoires de la Bible sont même pas vraies!» Je me trouve à table avec Théodore, 6 ans, et sa famille. Évidemment, mamie est au courant. Elle enchaîne: «Et qu'est-ce que vous avez fait dans votre groupe? Ça t'a plu?» Théodore est content de sa matinée. «Je leur ai raconté comment on a déménagé. C'était comme dans l'histoire de la Bible. Il fallait décider ce qu'on prend avec nous et ce qu'on laisse sur place.»

«Est-ce que c'est vrai?» La question est importante pour les enfants. La réponse aussi. Les deux, ensemble, permettent de s'orienter et d'établir, petit à petit, une différence entre un monde fantasmé et la réalité dans toute sa complexité. Est-ce que le loup a vraiment avalé (sans la croquer) la grand-mère du Petit Chaperon rouge? Est-ce que le Père Noël se déplace vraiment pour apporter des cadeaux aux enfants? Est-ce que Jésus est vraiment né dans une étable, entouré d'un âne et d'un bœuf?

Un enfant ne peut grandir sans recevoir, à travers des histoires, des images qui expriment une manière d'être au monde: joies et tristesses, dangers et exploits, relations de confiance ou de trahison. Mais il faut aussi aider à distinguer entre différents types de récit et de vérité. Un poème n'est pas pareil à un calcul.

La vérité biblique s'accueille d'abord grâce à l'importance que des adultes accordent aux pages qu'ils lisent, interprètent et transforment en prière et en style de vie. Peut-être tel ou tel personnage n'a-t-il pas existé au sens historique. Adam et Ève, par exemple, constituent une figure non scientifique affirmant une vérité fondamentale pour la foi: aux yeux de Dieu, l'humanité est une.

Grâce au déplacement provoqué par sa grand-mère, Théodore apprendra à faire le lien entre ce qu'il lit et ce qu'il vit. La vérité du Dieu de la Bible devient alors un chemin.

Prochain dossier: Prendre chair (2/3)
Un entretien avec Jean d'Artigues

Actes de Jean, «Écrits apocryphes chrétiens» Hymne et danse du Christ avant sa Passion

«Avant d'être saisi par les hommes sans loi et par les Juifs régis par un serpent sans loi, il nous réunit tous et dit: "Avant que je ne sois livré à ces gens-là, chantons un hymne au Père, puis sortons au-devant de ce qui doit arriver." Il nous ordonna donc de faire un cercle où nous nous tenions par la main et, placé au milieu, il dit: "Répondez-moi par l'amen." Il commença alors à chanter un hymne en disant: "Gloire à toi, Père!" Et nous, en cercle, nous lui répondions par l'amen. "Gloire à toi, Logos! Gloire à toi, Grâce!" - "Amen." - "Gloire à toi, Esprit! Gloire à toi, Saint! Gloire à ta gloire!" - "Amen."»

La Pléiade, 1997, p. 1001.

Grégoire Palamas (1296-1359), saint de l'Église orthodoxe (1) L'incarnation du Verbe de Dieu

«Le Fils de Dieu s'est fait homme afin de montrer à quel sommet il nous porterait; afin d'éviter que nous ne nous vantions d'avoir par nous-mêmes regagné le combat perdu; afin que formé de deux natures, il fût vraiment médiateur, adapté à chacune des deux, pour sa part; afin de délier le lien du péché; afin de purifier du péché la souillure de la chair; afin de montrer l'amour de Dieu pour nous; (...) afin que fût honorée la chair, même mortelle; (...) afin que fussent réunies en lui les natures séparées, celle des hommes et celle de Dieu, et que par sa double nature, il en devînt médiateur.»

(1) Cité dans *La Doctrine de saint Grégoire Palamas sur la déification de l'être humain*, de Georges Mantzaradis, Éd. l'Âge d'homme, 1990.

I Chroniques, 15, 26-29 David danse devant l'arche de l'Alliance

«Avec l'aide de Dieu, les Lévites transportèrent l'arche de l'Alliance du Seigneur, et l'on offrit en sacrifice sept taureaux et sept béliers. David était revêtu d'un manteau précieux, ainsi que tous les Lévites qui portaient l'arche et ceux qui chantaient sous la protection de Kenanya, l'officier chargé du transport. David avait aussi sur lui le pagne de lin des prêtres. Tout Israël fit monter l'arche de l'Alliance du Seigneur parmi les ovations au son du cor, des trompettes et des cymbales, en faisant retentir des harpes et des cithares. Or, comme l'arche de l'Alliance du Seigneur atteignait la Cité de David, Mikal, fille de Saül, se pencha par la fenêtre: elle vit le roi David bondir et danser. Dans son cœur, elle le méprisa.»



Répétition de *La Belle au bois dormant*, à l'Opéra Bastille, en 2013. Pierre-Elie de Pibrac/VU distribution